



# Lamartine critique des *Misérables*

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 OCTOBRE 1995

Comme si elle avait voulu courir du manteau de Noé les errements d'un vieux poète, la postérité n'a guère retenu, de la longue et implacable critique des *Misérables* par Lamartine, que la réaction laconique de Victor Hugo : « Cela pourrait s'appeler : *Essai de morsure par un cygne*<sup>1</sup>. » Hugo était-il indulgent ou dédaigneux ? Car le cygne avait eu la dent dure.

Au moment de la publication du roman, les rapports des deux hommes étaient anciens et amicaux. Lamartine a raconté, de manière un peu fantaisiste, comment le duc de Rohan l'avait mené pour la première fois chez l'« enfant sublime ». Puis, les 7 et 10 décembre 1822, le jeune critique a fait un compte rendu élogieux de la neuvième édition des *Méditations* et, en 1824, les deux poètes se sont retrouvés côte à côte à Reims, pour le sacre de Charles X<sup>2</sup>. Dès les premières rencontres, ils ont sympathisé, Hugo déférent envers son illustre aîné, celui-ci prodiguant, en camarade, quelques conseils à son cadet. Le 8 juin 1823, il l'a félicité pour *Han d'Islande*, mais en observant : « Soit dit en passant, je le trouve trop terrible ; adoucissez votre palette ; l'imagination, comme la lyre, doit caresser l'esprit ; vous frappez trop fort. » Avec le temps, les contacts se font fréquents et cordiaux. Hugo a été reçu à Saint-Point, les épouses se sont liées d'amitié, on échange des vers, on se congratule, on dîne ensemble. En 1824, Lamartine a envoyé à Hugo son propre portrait peint par sa femme. En 1825, l'un compose une *Épître familière à M. V. H.*, l'autre une ode *À M. Alphonse de Lamartine*. L'année

---

<sup>1</sup> *Le tas de pierres. Post-scriptum de ma vie*, dans *Œuvres complètes*. Édition chronologique publiée sous la direction de J. Massin. Paris, Club français du livre, 1972, t. XII, p. 1077, 16 avril 1863.

<sup>2</sup> Voir V. Hugo, *Œuvres complètes*, t. II, p. 1033-1039, et Lamartine, *Cours familier de littérature*. Paris, chez l'auteur, 1856-1869, 28 vol., t. XIV, p. 315-317.

suivante, à propos des *Odes et ballades* (29 déc. 1826, *O.C.*, II, 1520-1521), Lamartine s'autorise pourtant une réflexion : « Un conseil sévère encore que je veux en ami vous répéter : ne cherchez pas l'originalité ! Puisque vous êtes né original ! Laissez cela aux imitateurs. C'est leur seule ressource. Visez au simple plus qu'au sublime et vous serez plus sublime encore. » En 1829, Hugo félicite Lamartine de ses premiers pas dans la carrière politique et Lamartine le remercie en soulignant leur profonde parenté de pensée dans le domaine politique et social, l'un et l'autre partisans « de la liberté de Platon et non de la liberté de Marius » (27 février, mars 1829, *O.C.*, III, 1246-1247), et Hugo fait de son mieux pour amener des voix à Lamartine, qui se présente à l'Académie. Ils affectent entre eux franchise et impartialité. Le 12 juillet 1830, Hugo laisse entendre qu'il aurait à formuler de menues réserves à propos des *Harmonies* : « *Vos Harmonies*, c'est toujours vous. Génie, génie et génie ! Il faudra cependant que je vous dise aussi mes scrupules, que je vous fasse mes chicanes, puisqu'il paraît que c'est aujourd'hui de bon goût en amitié d'avoir ses restrictions, et qu'on appelle cela *dire la vérité*. [...] Michel-Ange renaîtrait qu'on exigerait de lui qu'il critiquât Raphaël. » À quoi Lamartine de répondre avec humilité : « Je sens avec honte combien c'est peu ! combien ce n'est rien ! combien ce rien est souvent mauvais ! Ne craignez donc pas d'avouer mon imperfection que je sens au-delà de toutes les critiques » (17 juil. 1830, *O.C.*, III, 1295). Loyauté et droiture de héros des lettres, entre qui ne saurait exister ni jalousie ni rivalité. Tout cela se poursuivra des années durant. Pour *Notre-Dame de Paris*, Lamartine fait à la fois un compliment et un aveu :

Je viens de lire *Notre-Dame de Paris* ; le livre me tombe des mains. C'est une œuvre colossale, une pièce antédiluvienne. Je n'aimais ni *Han* ni *Bug*, je le confesse, mais je ne vois rien à comparer en nos temps à *Notre-Dame*. C'est le Shakespeare du roman, c'est l'épopée du Moyen Âge, c'est je ne sais quoi : mais grand, fort, profond, immense, ténébreux comme l'édifice dont vous en avez fait le symbole.

Seulement, c'est immoral par le manque de Providence assez sensible, il y a de tout dans votre temple, excepté un peu de Religion<sup>3</sup> (1<sup>er</sup> juillet 1831, *O.C.*, IV, 1035).

---

<sup>3</sup> Pour la même raison, Goethe disait : « C'est le livre le plus affreux qui ait jamais été écrit. » Dans son *Cours* (t. XXI, p. 63, 1866), Lamartine cite cette appréciation en reprochant cependant à

En 1834, compliments pour *Mirabeau*, en 1835 pour *Angelo, tyran de Padoue*<sup>4</sup>, en 1840 pour *Les rayons et les ombres*, en 1842 pour *Le Rhin*. Hugo n'est pas en reste. En 1836, il remercie pour *Jocelyn*, qui contient « tant d'admirables choses », et en 1838 pour *La chute d'un ange*, « une de vos plus majestueuses créations ». En 1843, Lamartine bouleversé présente à Hugo ses condoléances pour la mort tragique de Léopoldine (*O.C.*, VII, 720). L'accord semble donc parfait, quoique des divergences d'opinion soient déjà perceptibles lors de la publication, en 1847, de l'*Histoire des Girondins*. Dans ce livre admiré de George Sand, mais où, selon le mot de Chateaubriand, le poète « devrait la guillotine », Hugo épingle une regrettable indulgence pour la Montagne et Robespierre :

Tout ce que j'ai déjà lu de votre livre est magnifique. Voilà enfin la Révolution traitée par un historien de puissance à puissance. Vous saisissez ces hommes gigantesques, vous étreignez ces événements énormes avec des idées qui sont à leur taille. Ils sont immenses, mais vous êtes grand. Parfois seulement, dans l'intérêt même de cette sainte et juste cause du peuple que nous aimons et que nous servons tous les deux, je voudrais que vous fussiez plus sévère. Vous êtes si fort que vous le pouvez, vous êtes si noble que vous le devez (24 mars 1847, *O.C.*, VII, 743).

En 1862, Lamartine se plaira à protester qu'il n'y a jamais eu entre eux « l'absurde rivalité que les hommes à esprit court de notre temps se sont plus à supposer entre nous ». Comment aurait-elle existé puisqu'il n'était, lui, « qu'un amateur désœuvré du beau, qui esquisse et qui chante au hasard », alors que Hugo était avant tout un écrivain — de génie, certes — mais aussi de métier (*Cours*, XIV, 313) ? Est-ce bien sûr, et part et d'autre ? Sans doute, Lamartine a eu très tôt des visées politiques et, délaissant la littérature, il s'est engagé dans cette voie beaucoup plus avant que son ami. Dès le 25 février, il siège à l'Hôtel de Ville. Le 27, Hugo en sort pourvu d'un brevet de maire provisoire du VIII<sup>e</sup> arrondissement — que cet arrondissement lui

---

Goethe de n'avoir pas compris l'originalité de ce « roman bizarre, mais neuf », c'est-à-dire l'introduction de l'architecture dans l'ordre du littéraire, qui fait de Hugo « le Phidias du gothique ».

<sup>4</sup> C'est plutôt politesse, car Lamartine avoue en 1862 : « Je n'ai jamais compris les drames de son théâtre, et je m'en accuse. Je les ai applaudis quelquefois aux premières représentations ; mais j'avoue que j'applaudissais de confiance » (*Cours*, t. XIV, p. 314).

contestera d'ailleurs aussitôt et congratule comme il se doit : « Vous avez le génie du poète, le génie de l'écrivain, le génie de l'orateur, la sagesse et le courage. Vous êtes un grand homme. Je vous admire et je vous aime » (27 février 1848, *O.C.*, VII, 745). Trois mois plus tard, il remercie Lamartine d'avoir spontanément appelé son fils Charles à travailler dans son cabinet (27 mai 1848, *O.C.*, VII, 747). Mais Hugo a-t-il vu sans un léger pincement, en 1848, l'ascension vertigineuse de cet aîné prestigieux qui le distançait cette fois prodigieusement<sup>5</sup> ?

Triomphe de courte durée : la roche Tarpélienne n'était pas loin du Capitole. Déchu, oublié, Lamartine entre, au lendemain du Deux-Décembre, dans l'oubli politique et dans une carrière de « galérien des lettres », tandis que l'étoile de Victor Hugo ne cessera plus de monter. En 1856, Lamartine remercie pour *Les contemplations* : « Nous nous sommes toujours aimés ; ce sera le glorieux phénomène de deux âmes assez riches pour n'avoir rien à s'envier et tout à se prêter dans leurs sentiments<sup>6</sup>. » Remerciant à son tour pour les deux premières livraisons du *Cours familial de littérature*, Hugo répond sur le même ton : « Nos âmes sont diverses, mais nos cœurs se touchent ; vous le dites et je le sens. Il y a entre nous une sorte de fraternité haute et douce » (27 avril 1856, *O. C.*, X, 1246).

Cette même année 1856, un nuage passe cependant sur cette belle amitié. Dans son *Cours*, Lamartine s'en est pris aux *Iambes* de Barbier, les comparant énigmatiquement à « d'autres vers » du même genre et condamnant la littérature française satirique. Était-ce une allusion aux *Châtiments* ? Hugo voulut en avoir le cœur net : « Pas d'équivoque entre nous. Tous les proscrits qui m'entourent ici [à Guernesey] pensent unanimement que c'est moi que vous avez voulu désigner dans votre entretien XVI, p. 263. Je vous pose à vous-même la question, et je suspends, jusqu'à ce que vous ayez répondu, mon sentiment personnel. Répondez-moi oui ou non. Les amitiés de 37 ans doivent durer ou finir par la franchise » (6

---

<sup>5</sup> J. Pommier, *Les écrivains devant la Révolution de 1848*. Paris, P.U.F., 1948, p. 59.

<sup>6</sup> 20 avril 1856, *O.C.*, t. X, p. 1241. Dans le *Cours familial*, il se montre pourtant fort réservé : « Nous avons lu comme tout le monde les deux volumes de poésie intitulées *Contemplations* que M. Victor Hugo vient de publier. Il ne sied pas à un poète de juger l'œuvre d'un poète son contemporain et son ancien ami. La critique serait suspecte de rivalité, l'éloge paraîtrait une adulation aux deux plus grandes puissances que nous reconnaissons sur la terre, le génie et le malheur. Nous nous sommes contentés de jouir en silence des beautés qui débordent de ces pages, de pleurer avec le père, de remonter avec l'époux et l'ami le courant des jours évanouis où nous nous sommes rencontrés en poésie à nos premiers vers » (*Cours*, t. X, p. 193).

mai 1856, *O.C.*, X, 1277). Lamartine répondit qu'il n'avait jamais songé aux *Châtiments*, mais que cependant il ne retirait rien de ce qu'il disait de la satire en général, tout en assurant Hugo de son amitié et de son admiration. Heureux Victor, qui trouvait l'inspiration dans l'exil ! « Quant à moi, je lutte ici dans un travail ingrat et mercenaire pour sortir honorablement de la vie ; cela vaut bien dix exils » (11 mai 1856, *O.C.*, X, 1279). Lamartine est sombre, accablé de soucis, ressassant le souvenir de ses échecs. Lorsque Hugo, le 12 avril 1860, annonce qu'il souscrit à l'édition des *Œuvres complètes*, l'une de ces entreprises par lesquelles le poète espérait se sauver de la ruine, Lamartine le remercie, mais sa réponse porte la trace de son amertume (4 mai 1860, *O.C.*, XII, 1098). Au fond, en lui rappelant toute la différence de leurs situations, ce geste d'amitié et de générosité l'humilie.

À la veille de la sortie à Paris des *Misérables*, le 2 avril 1862, se fit dans la presse un grand tapage publicitaire, magistralement orchestré, des extraits paraissant dans nombre de journaux et de périodiques, tandis qu'on claironnait que ce chef-d'œuvre — car il ne pouvait s'agir que d'un chef-d'œuvre avait rapporté à l'auteur la bagatelle de 300.000 francs, somme si colossale que l'éditeur Lacroix avait dû emprunter pour satisfaire aux exigences de l'écrivain. Comme toute œuvre capitale, le roman ne tarde pas à susciter les appréciations les plus contradictoires. Si on le discute sur le plan littéraire, bien des critiques s'en prenant à l'in vraisemblance de l'intrigue, au gigantisme des personnages, à la langue tenue parfois pour « triviale, ordurière », au manque de composition et d'unité, à un ramassis d'épisodes qui en font un roman à tiroirs, proche du mélodrame ou du feuilleton, il apparaît que *Les Misérables* sont avant tout un acte politique que chacun interprétera en fonction de son propre engagement idéologique. À gauche, on applaudit à cette dénonciation des malheurs sociaux ; à droite on dénonce la profession de foi d'un boutefeu acharné à ruiner la morale, la société et la religion. C'est du « socialisme pur », crie Alfred Nettement, la mise en scène romanesque des cris de guerre des Blanc, Cabet, Leroux, Fourier, Saint-Simon et Proudhon. Cela revient, dit-on aussi, à substituer la responsabilité sociale à la responsabilité individuelle. La religiosité de l'œuvre vaut à Hugo les compliments de certains croyants (à moins qu'ils n'y condamnent le déisme ou ne s'indignent de la scène profanatrice où un évêque demande sa bénédiction à un vieux Conventionnel), mais provoque une levée de boucliers chez les démocrates

et les républicains. Ici on accuse Hugo de mener tout droit à l'insurrection, là on tient au contraire ses idées pour de lénifiantes rêveries. Hugo ne faisait pas l'unanimité : pour la droite il était un renégat qui mordait la main qui l'avait nourri, mais certaine gauche n'avait pas oublié le chantre de Louis XVIII<sup>7</sup>.

De telles sorties ne sont pas seulement le fait d'écrivailleurs en mal de scandale et de copie. Théophile Gautier, le féal, aujourd'hui critique officiel dans *Le Moniteur*, s'est tu, et de même Sainte-Beuve, qui avait des motifs plus personnels<sup>8</sup>. Baudelaire y est allé d'un grand article louangeur dans *Le Boulevard*, mais il déteste en réalité les prétentions « démocratiques » de l'œuvre et confesse à M<sup>me</sup> Aupick, le 10 août 1862 : « Tu as reçu sans doute *Les Misérables*. [...] Ce livre est immonde et inepte. J'ai montré, à ce sujet, que je possédais l'art de mentir. Il m'a écrit, pour me remercier, une lettre absolument ridicule. Cela prouve qu'un grand homme peut être un sot. » Flaubert juge le roman « fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique » et écrit en juillet à M<sup>me</sup> Roger de Genettes : « *Les Misérables* m'exaspèrent. [...] Je ne trouve dans ce livre ni vérité ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire. Et quelle philosophie ! Celle de Prudhomme, du bonhomme Richard et de Béranger<sup>9</sup>. » Affectant de s'en tenir au plan littéraire, Barbey d'Aurevilly éreintait l'ouvrage : longueurs, digressions, abstraction, invraisemblances, morceaux de bravoure, idylle niaise, érudition encombrante. Mais l'intention était bien politique. Dans ce « *Compère Mathieu* du socialisme », il voyait une mine prête à exploser, un appel à l'insurrection à la guerre civile : « Le dessein du livre, c'est de faire sauter toutes les institutions sociales<sup>10</sup>. »

---

<sup>7</sup> Sur la réception du roman, voir M. Bach, *Critique et politique la réception des Misérables en 1862*, dans *PMLA*, 77, 1962, p. 595-608.

<sup>8</sup> Il note en 1862 dans ses *Carnets intimes* : « Le goût du public est décidément bien malade. Le succès des *Misérables* a sévi et continue de sévir au-delà de tout ce qu'on pouvait craindre. » Quant à son silence, il observe : « Pourquoi il serait impardonnable et honteux à moi de jamais attaquer Hugo et d'ouvrir une polémique avec lui. Cicéron l'a dit : *Nil enim est turpius quam cum eo bellum gerere quocum familiariter vixeris.* » Voir V. Hugo, *Œuvres complètes*, t. XII, p. 1623.

<sup>9</sup> Baudelaire, *Correspondance*. Éd. par Cl. Pichois. Paris, Pléiade, 1973, t. II, p. 254. G. Flaubert, *Œuvres complètes*. Paris, Conard, 1929, t. V. p. 34-36.

<sup>10</sup> Barbey d'Aurevilly, *Victor Hugo*. Paris, Crès, 1922, p. 10, 12. Il s'agit de six articles parus dans *Le Pays*, du 19 avril au 30 juillet 1862, et aussitôt publiés en volume.

C'est dans ce climat de débats et d'affrontements que Lamartine s'adresse à Hugo. Il a été, lui dit-il, « ébloui et étourdi du talent devenu plus grand que nature » et il a souhaité parler de ce livre. « Puis je me suis senti retenu par l'opposition qui existe entre nos idées et nullement entre nos cœurs. J'ai craint de vous blesser en combattant trop vertement le socialisme égalitaire, création des systèmes contre la nature » (*O.C.*, XII, 1180). Avant d'écrire, il sollicite donc l'autorisation de son ami. Le 24 juin, tout en lui laissant les mains libres, Hugo répondit par une profession de foi :

Si le radical, c'est l'idéal, oui, je suis radical. Oui, à tous les points de vue, je comprends, je veux et j'appelle le mieux. [...] Oui, une société qui admet la misère, oui, une religion qui admet l'enfer, oui, une humanité qui admet la guerre, me semblent une société, une religion et une humanité inférieures, et c'est vers la société d'en haut, vers l'humanité d'en haut et vers la religion d'en haut que je tends : société sans roi, humanité sans frontières, religion sans livre. [...] Universaliser la propriété (ce qui est le contraire de l'abolir) en supprimant le parasitisme, c'est-à-dire arriver à ce but : tout homme propriétaire et aucun homme maître, voilà pour moi la véritable économie sociale et politique. [...] Oui, autant qu'il est permis à l'homme de vouloir, je veux détruire la fatalité humaine ; je condamne l'esclavage, je chasse la misère, j'enseigne l'ignorance, je traite la maladie, j'éclaire la nuit, je hais la haine. [...] Dans ma pensée, *Les Misérables* ne sont autre chose qu'un livre ayant la fraternité pour base et le progrès pour crime. Maintenant, jugez-moi. [...] Vous voulez évidemment, en grande partie du moins, ce que je veux ; seulement peut-être souhaitez-vous la pente encore plus adoucie. Quant à moi, les violences et les représailles sévèrement écartées, j'avoue que, voyant tant de souffrances, j'opterai pour le plus court chemin. [...] Faites de mon livre et de moi ce que vous voudrez. Il ne peut sortir de vos mains que de la lumière (*O.C.*, XII, 1180-1181).

Muni de cet *nil obstat* anticipé, Lamartine se mit à la tâche et publia cinq Entretiens, de novembre 1862 à mars 1863, soit un ensemble de trois cents cinquante pages dont plus du tiers, à vrai dire, est fait de longues citations. C'est d'abord un rappel de leur amitié de quarante années : « J'ai toujours aimé Victor Hugo, et je crois qu'il m'a toujours aimé lui-même, malgré quelques sérieuses divergences de doctrines, de caractère, d'opinions fugitives. [...] C'est la jeunesse

qui fait les amitiés. J'aime Hugo, parce que je l'ai connu et aimé dans l'âge où le cœur se forme et grandit encore dans la poitrine » (XIV, 312-315). Il en donne pour témoignage l'ode à lui adressée en 1825 par l'auteur des *Misérables*. Venait aussi un parallèle de leurs situations présentes : « Nous avons fait tous deux d'illustres naufrages : l'un, échoué sur un bel écueil, au milieu du libre océan ; l'autre, sur la vase d'une ingrate patrie ; [...] l'un, plein d'espérances et de nobles illusions, [...] l'autre, découragé » (XIV, 319). Ce qui sous-entendait que, des deux, Lamartine était le plus à plaindre. Ceci établi, un avertissement s'étalait cependant en tête de l'ouvrage. Le titre disait sans doute : *Considérations sur un chef-d'œuvre*, mais pour préciser aussitôt : *ou le danger du génie*.

Dans ces longues pages, les éloges sont rares, parcimonieux ou convenus : « puissance souvent colossale... verve bouillante... sensibilité pathétique » (XIV, 310). Le chapitre *Un homme à la mer* « vaut tout un livre » et « s'il faut être poète pour sentir ce chapitre, il faut être plus que poète pour l'avoir écrit » (XV, 49). Quel morceau que la bataille de Waterloo ! « C'est le triomphe de la langue française menée au feu. [...] On sort de cette lecture ivre et anéanti comme un enfant qui s'essouffle à suivre un géant. C'est superbe ! » (XV, 69-70). Quelles pages, mais inutiles à l'économie de l'ensemble, morceau de bravoure égaré. Seule impeccable, l'idylle de la rue Plumet, merveille de fraîcheur et d'innocence : « Le vrai poème de cette œuvre. [...] Nous ne connaissons rien de plus parfait et de plus réel dans aucune langue ancienne ou moderne » (XV, 101). Dommage seulement qu'il vienne « trop tard ».

Très vite s'accroissent les appréciations négatives, dénigrantes. Lamartine est réfractaire à l'esthétique hugolienne, qui bouscule la sienne. Et d'abord, lourdeurs et incorrections, que le poète affecte de passer sous silence, comme pour épargner la délicatesse du lecteur : « Laissons en pâture aux échenilleux de mots et de formes les impropriétés de termes, les exagérations de phrases, les mauvais jeux d'esprit, les impuretés de langue, les fautes lourdes et même les saletés de goût, flatterie indigne du génie élevé d'un grand poète, cynisme de la démagogie » (XIV, 309). Ce qui est vrai de la langue l'est aussi des personnages : des étudiants en goguette, des grisettes à la vertu légère et leur « partie carrée », des scènes pêchées dans le roman populaire (XV, 14-15). Impardonnable et Lamartine de lui consacrer quelques pages — l'utilisation du mot de Cambronne, qui souille l'évocation de



l'illustre bataille : « Tout cela finit par un paradoxe de goût qui fait faire une moue de répugnance à cette saleté de style, comme si l'on avait marché sur une immondice ! » Pour plaire — on voit bien à qui —, Hugo « s'é gare jusqu'à prendre l'ignoble pour le sublime », s'abaisse à « un mot de latrines » pour faire « de la démagogie grammaticale » (XV, 70-77).

Roman grossier, mais aussi mal construit, « à tiroirs » et bourré d'invéraisemblances. Qu'est-ce que ce Valjean condamné à cinq ans de travaux forcés pour un pain, à mort pour une pièce de quarante sous ? Mais Hugo se soucie bien de vérité : « C'est le procédé d'un dieu de la plume, d'un possédé de la verve, qui se dit à soi-même : « À quoi bon composer du vraisemblable ? [...] Qui m'aime me suive ! » Cela marche, hélas : « Passez l'invéraisemblance à J.-J. Rousseau ou à Victor Hugo, vous n'avez plus que des chefs-d'œuvre » (XV, 51). Et de l'invéraisemblable, il en fleurit partout. Voyez ces jeunes gens sur les barricades, qui ne savent même pas pourquoi ils sont là, aux côtés de Valjean qui tire un coup de fusil de temps en temps. Et ce Gavroche, autre concession à la canaille. Cela, un héros ? » « Ce n'est que le lazzarone spirituel d'une populace hébétée » (XV, 141). Et Fantine, et Cosette, et les Thénardier ! Du mélodrame, du boulevard du crime, du Pixérécourt, du Paul de Kock. Personnages et situations, on ne sait trop d'où ils sortent, surgis par magie pour les besoins du romancier, comme un jongleur fait sortir un lapin de son chapeau (XV, 84). Quant à la promenade dans les égouts, allez donc y croire (XV, 152). Et trop de détails, et trop d'érudition, et trop de pages pour rien.

M<sup>sr</sup> Myriel le retient longtemps. Lamartine, qui a créé dans *Jocelyn* l'idéal curé de Valneige, n'apprécie pas son émule en charité. Sa biographie est « un peu puérile, un peu niaise même », son dévouement pastoral « un peu ostentatoire » (XIV, 385-386). Mais il y a surtout son incroyable, son inadmissible conduite avec le Conventionnel, l'ignoble régicide. C'est, tout au long de ce dialogue, « le système de la terreur justifié par le sophisme, la beauté de l'homicide, l'innocence de la férocité » (XIV, 388-389). Et l'évêque, bientôt disciple d'un terroriste, s'incline devant la guillotine et le panthéisme. Comment Hugo en est-il venu à sanctifier les assassinats de ce temps de folie ? Et quels raisonnements ! Est-ce parce que le peuple avait souffert depuis toujours qu'il avait « ce droit de vengeance abstraite ? [...] N'est-ce pas là aduler le peuple dans ses plus mauvais

instincts ? » (XIV, 407). Cet évêque-là est dupe peut-être, mais guère chrétien. Quant à ses déclamations contre le luxe ou l'impôt, à quoi veulent-elles en venir ? À persuader que l'impôt enrichit le riche, alors que « c'est le contraire qui est vrai, [que] l'impôt est la dîme que le riche paie au pauvre pour égaliser, autant que possible, sans dépossession violente, le riche et le pauvre » (XIV, 416). Ce M<sup>gr</sup> Bienvenu est décidément un prélat rouge, et lorsqu'il demande la bénédiction du Conventionnel, c'est « une absolution de mauvais exemple chantée comme un *Te Deum* aux excès et aux forfaits de la démagogie de 1793 » (XIV, 423).

Il convient, poursuit Lamartine, de se pencher sur la misère, mais Hugo a eu tort de faire de la « souffrance universelle des êtres un sujet d'amertume, de critique acerbe, d'accusation contre la société » (XIV, 429). La figure de Jean Valjean, surtout, est inacceptable. Hugo prétend inspirer de la sympathie pour cette brute qui vole son bienfaiteur et balance un moment à l'assommer pendant son sommeil. Repenti, touché par la bonté de l'évêque, celui qui dépouille le petit Savoyard ? « Et voilà l'honnête brigand devant qui la société coupable doit confesser ses précautions contre la récidive ! [...] Ce bloc de vices incorrigibles, d'instincts ignobles et de brutalités féroces » (XV, 11). Voilà la canaille qui s'enrichit sous le nom de M. Madeleine, qui devient « le type des manufacturiers parvenus et vertueux » (XV, 25). Certes, chapeau bas devant l'admirable chapitre *Tempête sous un crâne* plus admirable encore s'il avait la moindre vraisemblance : « Où [Jean Valjean] aurait-il pris cette lumière intérieure parfaite, cette justesse infaillible, cette délicatesse de sainteté qui surgissent tout à coup sur lui, comme la fleur surgit du fumier ? » (XV, 54). Obstinement, Lamartine refuse de reconnaître la moindre influence néfaste de la société comme la moindre possibilité de réhabilitation à un forçat en réalité pourri jusqu'aux moelles et seul responsable de son sort. L'admirable finale religieuse, sommet du parcours initiatique et de la souffrance consentie, Lamartine la résume en quatre lignes navrantes d'incompréhension : « Valjean, honnête homme un peu tard, finit par confesser tout bas à son gendre Marius qu'il n'est qu'un forçat et qu'il lui a fait épouser une aventurière. Il meurt ensuite dans son bouge de solitaire, et l'on est parfaitement heureux chez Marius<sup>11</sup> » (XV, 154).

---

<sup>11</sup> On trouvera un relevé exhaustif des critiques de ce genre par A. Court, *Lamartine, « lecteur » des Misérables*, dans *G comme Hugo*. Textes réunis par A. Court et R. Bellet. Saint-Étienne, Centre

Devant de telles sorties, on parlerait difficilement de critique objective : au plan esthétique, le roman de Hugo ne pouvait que déplaire à Lamartine et l'on n'a parfois voulu lire dans ses charges que « le bavardage fatigué d'un homme qui fut sublime autrefois<sup>12</sup> ». À une époque où le poète se débat dans d'inextricables difficultés financières, a-t-il vu seulement, dans ce roman qui faisait tant de bruit, une « aubaine », une chance de relancer son propre *Cours*, publié par souscription, et « l'occasion offerte d'une affaire rentable », les sorties de la presse conservatrice lui offrant ample matière toute prête<sup>13</sup> ?

Du reste, les remarques acerbes sur la composition, le ton et le style, les digressions, l'in vraisemblance des personnages et des situations ne sont rien en comparaison des condamnations portées sur les idées politiques. L'analyse critique commence en effet par une déclaration d'intention :

Je veux défendre la société, chose sacrée et nécessaire quoique imparfaite, contre un ami, chose délicate, qui laisse emporter son génie aux fautes de Platon dans le style de Platon, et qui, en accusant la société, résumé de l'homme, fait de l'homme imaginaire l'antagoniste et la victime de la société.

L'HOMME CONTRE LA SOCIÉTÉ, voilà le vrai titre de cet ouvrage, ouvrage d'autant plus funeste qu'en faisant de l'homme individu un être parfait, il fait de la société humaine, composée pour l'homme et par l'homme, le résumé de toutes les iniquités humaines ; livre qui ne peut inspirer qu'une passion, la passion de trouver en faute la société, de la renouveler et de la renverser, pour la refondre sur le type des rêves d'un écrivain de génie (XIV, 306).

Ce livre est dangereux, déstabilisateur, générateur de révolte et de sédition, destructeur de la notion de responsabilité personnelle. Il est aussi trompeur, dans la mesure où il met en scène, non des « misérables », mais des hors-la-loi, des marginaux : « Ses personnages ne sont pas les *misérables*, mais les *coupables* et les *paresseux* » (XIV, 357). Des étudiants ivrognes et libertins, « républicains par

---

interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'expression contemporaine, (Travaux de l'Université de Saint-Étienne, 66), 1987, p. 43-57. Voir aussi R. T. Denomé, *Lamartine's criticism of Les Misérables*, dans *Orbis litterarum*, XXVI, 1971, p. 211-219.

<sup>12</sup> Ad. Boschot. *Hugo et Les Misérables jugés par Lamartine*. dans la *Revue bleue*, XVII, 1902, p. 236.

<sup>13</sup> A. Court, *op. cit.*, p. 43-44.

fantaisie », des filles des rues qui les grugent, des coquins comme les Thénardier, des gens qui sortent du bagne ou méritent d'y entrer : « Dans tout cela, je vois bien l'écume ou la lie d'une société qui fermente, mais de vrais misérables sans cause, je n'en vois point. [...] Ce livre d'accusation contre la société s'intitulerait plus justement l'*Épopée de la canaille* ; or la société n'est pas faite pour la canaille, mais contre elle. [...] *Les Misérables* de Victor Hugo seraient beaucoup mieux intitulés *Les Coupables* ; quelques-uns même *Les Scélérats*, tels que Jean Valjean » (XIV, 359, 432).

Pourquoi ces attaques démagogiques contre le luxe et l'impôt, et dans la bouche d'un évêque encore ? Oublie-t-il que le riche donne du travail au pauvre et que le luxe fait marcher le commerce, circuler les richesses, que le riche paie l'impôt qui fait vivre le pauvre ? Ce n'est rien d'autre que prétendre rétablir « le *maximum terroriste* » et flatter la populace. Ces idées, ce sont celles des niveleurs, des partageux à la Jean-Jacques, et l'évêque « s'exprime en ignorant socialiste », perpétuant les erreurs qui ont jadis dévoyé la Révolution : « Les idées courtes de J.-J. Rousseau ont contribué à produire les meurtres juridiques de 1793 ; les idées fausses de l'évêque produiraient la disette, la suppression du travail, l'extinction des salaires, la colère contre les riches et la mort des peuples » (XIV, 418-419). On nous fait gémir sur le sort de Fantine, débauchée d'abord, bientôt fille publique et mourant enfin auprès « de saintes filles sous les ailes de la religion ». Mais que pouvait espérer celle qui est responsable de sa destinée ? « Pourquoi fanatiser le peuple, en style admirable, pour des misères inévitables ? » (XV, 67).

Le chapitre *Ce qu'on faisait en 1817* est l'occasion d'une sortie indignée contre l'enfant qui bat sa nourrice, contre le radical reniant son passé politique. Quoi qu'on lui reproche, « la Restauration fut notre mère ; est-ce à nous de lui arracher son manteau après sa mort et de montrer sa nudité à ses ennemis pour leur donner la mauvaise joie de ses ridicules ? [...] Ce n'est pas à l'enfant sublime de Chateaubriand de donner le signal du rire » (XIV, 318). Dans la discussion sur la peine de mort et la description d'une chaîne de galériens, la société, estime Lamartine, « joue un rôle gratuitement odieux ». J'y insiste, s'écrie le poète, parce que j'ai moi-même milité contre ces exécutions inhumaines et proposé la création de prisons pénitentiaires coloniales lointaines, mais quoi ! En attendant qu'elles

soient créées, « il faut bien reconnaître à la société le droit sacré de se défendre en attendant et de se séparer de ce qui la menace en la souillant » (XV, 129).

Car Lamartine tient à se mettre en scène et à rappeler longuement son rôle en 1848. Le 24 février, c'est lui qui s'est opposé « aux démagogues et aux songe-cieux de l'utopie », qui a refusé de remplacer le drapeau tricolore par le drapeau rouge de l'insurrection. Il s'est dressé, seul, contre la horde qui apportait « pour *ultimatum* l'organisation du travail, ce rêve-cauchemar », en lui expliquant que l'élimination de la concurrence supprimait la liberté du travail, instaurait « la tyrannie la plus meurtrière des classes laborieuses ». Votre socialisme, a-t-il dit à ces furieux, est le songe absurde d'une égalité impossible, destructrice de la famille et de la propriété, une avidité de partageux où « le repos et la débauche vivraient aux dépens du travail et de la vertu », un monde où la disparition du capital entraînerait la misère de tous. Le socialisme « vrai », a-t-il dit encore, suppose au contraire l'organisation juste, mais pyramidale, de la société.

Il n'y a qu'un seul socialisme pratique : c'est la fraternité volontaire et active de tous envers chacun, c'est une religion de la misère, c'est le cœur obligatoire du pays rédigé en lois d'assistance. Eh bien, c'est ce que l'intelligence de la nation vous donnera quand toutes les classes, tous les capitaux, tous les salaires, tous les droits, tous les devoirs, représentés dans la législation par le suffrage proportionné de tous, auront choisi le suffrage universel à plusieurs degrés pour l'harmonie sociale (XIV, 330).

Si Lamartine éprouve la nostalgie de ses jours de gloire et affiche une certaine complaisance pour ses succès d'autrefois, ses opinions n'ont pas changé. Au milieu de la tourmente, il a été attentif à « borner la révolution », à s'opposer au flot dévastateur de l'anarchie tout en soutenant franchement la République. Où était alors Hugo — qui n'allait pas même jusqu'à la République, mais soutenait la régence de la duchesse d'Orléans —, sinon dans son camp ? « Hugo, certes, était bien loin de songer alors à reprendre en sous-ordre une révolution sociale. [...] Il publia, quelques semaines après, une profession de foi conservatrice, où le courage parlait la langue de la raison au peuple, [un] programme de la république de propriété, d'ordre et de vraie liberté » (XIV, 340-341).

Et voilà que ce même Hugo exalte aujourd'hui « les démagogues de la rue, ces rêveurs de sang et de guerre » qui conduiraient le monde au « néant universel, [à] l'anarchie du chaos » ! C'est s'inscrire dans la lignée redoutable de ceux qui ont promis aux peuples des Édens impossibles, et qui partant de Platon, Thomas More, Fénelon ou l'exécrable Rousseau aboutit au socialiste Louis Blanc, au jacobin Ledru-Rollin ou à l'anarchiste Proudhon. *Les Misérables* feront « beaucoup de mal au peuple, en le dégoûtant d'être peuple, c'est-à-dire homme et non pas Dieu » (XIV, 370). Pour sa part, Lamartine redoute ces exagérations qui feraient oublier aux naïfs la réalité et les limites de la foi dans le progrès humain et social :

Je n'ai pas renoncé à l'espérance pour le genre humain ; mais, comme un avare plusieurs fois volé, je l'ai placée, comme mon trésor, dans un autre monde où les hommes ne seront plus des hommes, mais des êtres de lumière et de justice, sans inconstance, sans ignorance, sans passions, sans faiblesses, sans infirmités, sans misères, sans mort, c'est-à-dire, le contraire de ce qu'ils sont ici-bas, le monde des utopistes, le paradis des belles imaginations, la société d'Hugo et de ses pareils (XIV, 320).

Voilà pourquoi Lamartine s'acharne sur ce livre, « rêve antisocial de l'idéal indéfini » dont Hugo n'a peut-être pas mesuré la portée, mais qui mène à l'abîme par « l'excès d'idéal » : « C'est le romantisme introduit dans la politique » (XV, 165). Et cette passion l'effraie : « Les révolutions qui n'ont pas de halte s'appellent anarchie, anarchie spoliatrice et sanguinaire » (XV, 89). Rêverie d'impossible, passion meurtrière qui mènent à excuser Marat, Danton, Robespierre et le Comité de salut public. Ce qu'oublie Hugo, c'est l'inéluctable « force des choses », la « condition *fatale* » — dans le sens divin du terme — qui est la nôtre et exclut ces aspirations insensées de l'ordre voulu par Dieu :

N'est-ce pas misère que d'aspirer follement à une égalité impossible des conditions, égalité tellement impraticable que, si l'utopiste la créait un instant, tout mouvement, et par conséquent tout ce que l'auteur appelle le progrès, s'arrêterait à l'instant, car le grand ressort de l'horloge humaine, le DÉsir, serait à l'instant brisé ? [...] Disons la vérité crûment à ceux qui — avec un pareil monde et pour un pareil monde — ont créé une

poétique fantasmagorie d'un progrès indéfini où ils font marcher l'homme. [...] Perfection est le mot d'un autre monde ; vicissitude est le nom de celui-ci (XV, 191-195).

La philosophie du progrès poussée à l'extrême engendre convoitise et désordre. Au contraire, la sagesse est d'accepter « la philosophie sociale du spiritualisme et de la résignation pieuse à l'ordre douloureux de la nature, ce décret absolu du Créateur », inéluctable puisque la société est d'inspiration divine (XV, 212, 215). *Les Misérables*, livre « malsain », trompent le peuple en le conduisant à l'anarchie et à l'immoralité, à la subversion et à la terreur. Confondant ainsi condition humaine et condition sociale, Lamartine conclut sévèrement :

La société, tout imparfaite qu'elle est, parce qu'elle est l'expression d'un être imparfait, est le grand fait accompli des siècles. Il faut le reconnaître ou s'appeler Titan ; tout remettre en question, comme les utopistes ; se constituer en état de révolte radicale contre la forme de l'humanité tout entière, c'est-à-dire en état de démence et de frénésie contre la FORCE DES CHOSES, cette souveraineté absolue de Dieu. Que la société, sans cesse pénétrée de l'esprit divin, qui est un esprit de paix et non de guerre, s'interroge sans cesse elle-même pour savoir ce qu'elle peut introduire d'améliorations pratiques dans ses formes et dans ses lois sans faire crouler l'édifice.

[...] Mais qu'on fasse espérer aux peuples, fanatisés d'espérance, le renversement à leur profit des inégalités organiques créées par la FORCE DES CHOSES, et maintenues par la nature elle-même sous peine de mort ; qu'on leur persuade que les deux bases fondamentales de toute société non barbare, la propriété et la famille, ces deux constitutions de Dieu et non de l'homme, peuvent être déplacées sans que tout s'écroule à la fois sur la tête des radicaux comme des conservateurs, c'est là le rêve, c'est là la démence, c'est là le sacrilège, c'est le drapeau rouge ou le drapeau noir de la philosophie sociale ; [...] Pour tempérer nos misères et pour désarmer l'utopie, le ciel nous a laissé un divin intermédiaire, l'assistance mutuelle, cette charité de tous pour tous, [...] la charité légale.

[...] En résumé, *Les Misérables* sont un sublime talent, une honnête intention, et un livre très dangereux de deux manières. Non seulement parce qu'il fait trop craindre aux heureux, mais parce qu'il fait trop espérer aux malheureux (XV, 218-224).

Devant de tels propos, la critique a volontiers parlé de mauvaise foi, de malveillance. Hargneux, rancunier, Lamartine travestit et falsifie sans vergogne les idées de Hugo. Oublié, dépassé, il souffre dans son orgueil. C'est parce qu'il se sent rejeté, éclipsé, qu'il s'acharne, entre Hugo et lui-même, à de longs parallèles qui font ressortir son rôle capital dans la Révolution, à un moment où l'auteur des *Misérables* se tenait encore en retrait. Lui qui avait aussi, avant 1848, célébré les bienfaits du progrès, fait à présent marche arrière, renie ce qu'il a adoré et, rallié honteusement, sans l'avouer, à l'Empire autoritaire, revient à la pensée la plus conservatrice, la plus réactionnaire. En 1902, Adolphe Boschot préférait jeter un voile sur ces attaques d'un homme usé et aigri : « Il faut beaucoup pardonner au révolutionnaire qui n'a pas réussi. » Quatre-vingt-cinq ans plus tard, Antoine Court conclut à son tour : Tout sert de prétexte pour redorer le blason terni d'un Quarante-Huitard à la fois susceptible et repentant », soucieux pourtant de rappeler son ascension fulgurante de naguère<sup>14</sup>.

Que Lamartine soit alors un homme blessé et déçu, ce n'est pas douteux. Même s'il a pu dire en 1863 dans ses *Mémoires politiques*, « Mon rôle était fini, j'acceptai mon destin » et se réfugier dans ce qu'il nommera désormais son « athéisme politique », le souvenir de son échec demeurerait cuisant, intolérable, et sa situation financière, son esclavage de la plume, n'étaient pas faits pour dissiper son amertume. Lui, l'illustre aîné, l'auteur glorieux des *Méditations*, l'homme qui avait tenté de maîtriser une révolution, vieillissait dans la pauvreté, humilié, traqué par les huissiers, multipliant les souscriptions à ses œuvres. En face de lui, un Hugo de douze ans son cadet, avec qui il pouvait jadis adopter le ton protecteur de l'homme arrivé, et dont la renommée, aussi bien politique que littéraire, ne cesse de croître. Exilé, sans doute, mais plus présent que jamais et créant *Les Contemplations*, *La Légende des siècles* et *Les Misérables*, en pleine possession de son génie, quand Lamartine, faisant flèche de tout bois pour éponger ses cinq millions de dettes, entasse des *Confidences* et des *Nouvelles confidences*, compile des histoires de la Restauration, des Constituants, de Turquie, de Russie, qui ne sont guère qu'un amas de décombres, et s'enchaîne à livrer, mois après mois, les cent vingt-huit Entretiens de son *Cours familier de littérature*. Tout cela est vrai. Mais dans sa critique des *Misérables*, faut-il voir seulement l'expression de son aigreur, de ses

---

<sup>14</sup> A. Boschot, *op. cit.*, p. 236 ; A. Court, *op. cit.*, p. 55.



déceptions, de sa jalousie, ou procède-t-elle aussi d'une prise de position idéologique et politique qui devait l'amener à condamner ce livre ?

À l'origine, son milieu et son éducation l'ont fait naturellement légitimiste, mais c'est Julie Charles qui, en l'introduisant dans son salon royaliste, le poussa vers les ultras, auxquels il devra sa nomination à Naples. Il est dès lors convaincu de la nécessité d'un pouvoir fort, seul capable de faire le bien du pays.

En 1830, il se rallie sans enthousiasme à la monarchie bourgeoise qui vaut mieux, à tout prendre, qu'une révolution brutale. En 1831, dans son essai *Sur la politique rationnelle*, il annonce l'avènement de l'époque évangélique, « destinée progressive de l'humanité », et définit son programme : améliorer le sort du peuple tout en préservant la propriété, donner en dépôt au roi la souveraineté populaire manifestée par des élections à divers degrés : « C'est la République [...], mais la République mixte à plusieurs corps, à une seule tête, République à sa base, monarchie au sommet<sup>15</sup>. » S'ajouteraient à cela diverses réformes, de la liberté de la presse à la gratuité de l'enseignement en passant par la séparation de l'Église et de l'État et la centralisation administrative. En somme, maintenir un État énergique qui décourage l'individualisme anarchique, mais tempérer l'ordre nécessaire par la générosité et l'attention aux affaires sociales : des libertés ne sont pas *la* liberté, qui dégénère vite en licence. Il est conscient de l'urgence de certains problèmes, lorsqu'il déclare à la Chambre, le 3 mars 1835 : « La question des prolétaires est celle qui fera l'explosion la plus terrible, si la société, si les gouvernements se refusent à la sonder et à la résoudre » point de vue qu'il partage alors avec Hugo. Mais, humanitaire et chrétien, il rejette tout égalitarisme ; à la société contractuelle de Rousseau ou aux sociétés communistes rêvées par les réformateurs sociaux de son temps, il oppose la fraternité évangélique ou, comme il dit, « l'idée chrétienne appliquée à la politique », un « christianisme législaté<sup>16</sup> ». Lamartine défend les syndicats ouvriers, les caisses de chômage, l'assurance obligatoire et les caisses d'épargne, mais s'il se sent, depuis l'enfance, proche des paysans de la Bourgogne, il l'est en réalité beaucoup moins du prolétariat industriel<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Cité par R. de Luppé, *Les travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*. Paris, Albin Michel, 1942, p. 265.

<sup>16</sup> Cf. B. Jallaguié, *Les idées politiques et sociales de Lamartine*. Montpellier, 1954, p. 55.

<sup>17</sup> E. Sachs, *Les idées sociales de Lamartine jusqu'à 1848*. Paris, Jouve, 1915, p. 72.

Certes, il flatte les ouvriers, à Marseille par exemple, en 1847, quand il leur dit : « Je ne suis qu'un ouvrier de l'intelligence, comme vous » formule que reprendra, textuellement, Hugo. Mais, à peine rentré à l'hôtel, on le vit jeter avec rage les fleurs qu'on lui avait offertes, en s'écriant : « Voilà pourtant à quel prix s'achète la popularité<sup>18</sup> ! »

Dès lors, dans la crainte d'une répétition de la dérive de 1793, Lamartine s'oppose à la fois aux hommes de la gauche et aux légitimistes. Des premiers, il redoute la révolution sociale, la ruine de l'ordre et de la hiérarchie ; il craint l'intransigeance des seconds, leur obstination à s'accrocher à des privilèges périmés qui accule précisément le peuple à cette révolution. République certes, il la propose et la défend en 1848, mais non anarchie, ni socialisme. En 1849, on le voit conclure son *Histoire de la Révolution de 1848* par cette définition de ce qu'il avait tenté de réaliser : « Une République conservatrice et progressive, la seule durable, la seule possible. »

Écarté du pouvoir, convaincu d'avoir su éviter la révolution sociale, il est douloureusement surpris de l'ingratitude qu'on lui témoigne et de se retrouver le bouc émissaire de tous les partis : pour la gauche il a étouffé la révolution, pour la droite il l'a faite ; aux yeux des légitimistes il est qu'un renégat, pour les orléanistes un ennemi, pour les bonapartistes un irréductible<sup>19</sup>.

Du moins avait-il vu, en 1848, de quoi la rue était capable, et la violence et la fureur des ouvriers, sinon des paysans. Par la suite, il répétera ce qu'il n'a cessé de penser. Dans son *Cours*, en 1861, il explique : « L'être propriétaire, c'est le plus beau nom de l'homme » (XI, 465), car Dieu a voulu que la propriété fût la récompense de l'effort individuel et le moteur de l'activité sociale. N'est-ce pas aussi ce que voulait Hugo en 1848 quand il disait : « Il faut que tout homme commence par le travail et finisse par la propriété » Hugo aussi redoutait alors le drapeau rouge et, le 9 juillet 1849, dans son grand discours sur la misère, s'associant au projet d'assis-tance publique de M. de Melun, il déclare qu'il faut « étouffer les chimères du socialisme sous les réalités de l'Évangile ». Tous deux, à cette époque, ont tendance à confondre charité et socialisme, comme le fait Lamartine dans son

---

<sup>18</sup> R. de Luppé, *op. cit.*, p. 342 ; H. Guillemin, *Lamartine et la question sociale*. Genève, La Palatine, 1946, p. 217.

<sup>19</sup> M. de Luppé, *op. cit.*, p. 423.

*Voyage en Orient* : « La charité sociale, c'est le socialisme<sup>20</sup>. » Moins avancé que Lamartine, Hugo se méfie d'une république qui lui paraît toujours prématurée. Mais son point de vue a commencé à changer à partir de 1850, alors que Lamartine dit toujours, dans un discours du mois d'août de cette année : « Donner au peuple cultivateur, industriel et laborieux, les moyens de se perfectionner, de s'ennoblir, de se rendre et de se trouver plus heureux dans la condition sociale et dans la médiocrité où la Providence l'a enraciné. Être bien où l'on est, voilà la sagesse et voilà le bonheur. » Morale de résignation, qui admet seulement l'accès au travail, non cette organisation du travail qui fait des « monastères industriels » et provoque « le vertige démocratique ». Il faut, poursuit Lamartine, « que le riche fraternise avec le pauvre » : miséricorde fraternelle, obligation évangélique, non révolution prolétarienne<sup>21</sup>. Et en novembre 1863, Lamartine dit encore ceci, qui aide à comprendre sa répugnance devant *Les Misérables* : « Une nation qui compte, dans sa population active, sept millions d'ouvriers [...] a besoin, sous peine de mort, d'une armée nombreuse, puissante, obéissante, pour contrebalancer cette foule du Mont Aventin ; [...] pour n'avoir pas voulu de l'esclavage momentané et discipliné de l'armée, nous aurions à perpétuité l'esclavage cent fois pire du prolétaire » (XVI, 332). On conçoit que Lamartine ait préféré, dans *Les Misérables*, « l'honnête agent de police Javert » à Jean Valjean.

Il ne suffit donc pas d'évoquer la malveillance, l'amertume, la jalousie du vaincu en face du triomphe olympien du proscrit glorieux. Sans doute ces sentiments ne sont-ils pas étrangers à son attitude, mais ils ne suffisent pas à en rendre compte. C'est bel et bien le contenu politique du roman qui le hérissé parce que, pense Lamartine, ce sont ceux que salue Hugo qu'il a trouvés devant lui en 1848. C'est pour les mêmes raisons qu'il s'en était pris féroce, en 1861, dans son *Cours familier*, à Rousseau et à ce qu'il nomme son « faux contrat social ». Chez lui aussi, il croyait déceler le risque d'un communisme immoral, la négation

---

<sup>20</sup> Voir R. Journet et G. Robert, *Le mythe du peuple dans Les Misérables*. Paris, Éditions sociales, s. d., p. 91.

<sup>21</sup> Textes cités par E. Harris, *Lamartine et le peuple*. Paris, Gamber, 1932, p. 150-151, 247. Il expliquait déjà en 1842 que nulle société n'est viable si elle ne pratique « la charité en haut et la résignation en bas ». Voir G. Peeters, *Lamartine et la souveraineté du peuple sous la République*, dans *Relire Lamartine aujourd'hui*. Actes du Colloque international (Mâcon, juin 1990). Recueillis et présentés par S. Bernard-Griffiths et Ch. Croisille. Paris, Nizet, 1993. p. 167-177.

de la sacro-sainte propriété, « la rage suicide du nivellement impossible<sup>22</sup> ». Ce qu'il ne pardonnait pas à Jean-Jacques, c'est ce qu'il ne pardonne pas à Hugo : faire de la société, « instinctive et *fatale* dans le sens divin du mot fatal », la responsable des misères humaines. Aussi Hugo se retrouve-t-il dans la sinistre lignée des niveleurs, des naufrageurs de la société : « L'homme contre la société, voilà le vrai titre de cet ouvrage. [...] C'est ainsi que Platon écrivit sa *République* idéale, *pandémonium* de toutes les chimères. [...] C'est ainsi que J.-J. Rousseau écrivit, mal réveillé, *Le Contrat social*. [...] C'est ainsi qu'ont procédé tous les écrivains dits *socialistes* de nos jours [...] depuis Saint-Simon [...] jusqu'à Fourier, [...] jusqu'à cet homme sans nom [...] qui déclare que la propriété c'est le vol. [...] C'est ainsi que Victor Hugo [...] a pleuré ses larmes de colère » (XIV, 306-308).

Preuve supplémentaire : Lamartine a prétendu refaire *Les Misérables* à sa manière, en opposant aux faux malheureux de Hugo « un vrai misérable de [sa] connaissance » et, dans le même volume de son *Cours* (XIV, 359-363), il s'est empressé de griffonner un canevas de « l'histoire de mon misérable à moi ». Ce scénario, il le modifiera quelque peu, le développera considérablement pour le publier dans les tomes XXI et XXII où, devenu roman, le récit s'intitule *Fior d'Aliza*.

Non loin de Lucques, dans une pauvre cabane, vit une honnête et paisible famille, composée d'une femme âgée, d'un vieil aveugle, de la pure Fior d'Aliza et de son cousin Hyéronimo, qui s'aiment depuis l'enfance. Le bon père Hilario, équivalent de M<sup>gr</sup> Myriel, apporte son aide attendrie à ces âmes profondément pieuses et satisfaites de leur modeste sort. Hélas, un capitaine de sbires convoite la jeune fille et réussit à spolier les malheureux de leur maigre bien avec la complicité d'un impitoyable huissier. Indignité ? Sans doute, mais résignation chrétienne : « Dieu est le maître d'ouvrir ou de rétrécir sa main à ses créatures ! » (XXI, 357). Un jour, une chèvre et ses chevreaux s'égarèrent sur les terres de l'infâme capitaine. On les abat, le petit chien y perd une patte, Fior elle-même est légèrement blessée. La croyant en péril, Hyéronimo tire à son tour, blesse un sbire, est jeté en prison. Aussitôt, Fior d'Aliza coupe sa superbe chevelure, se déguise en jeune garçon et se

---

<sup>22</sup> R. Trousson, *Lamartine et Jean-Jacques Rousseau*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, LXXVI, 1976, p. 747-767 : *Le Contrat social et les hommes de 1848*, dans *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, XXII, 1994, p. 34-36.

rend à la ville : « Allons, et fions-nous à l'ange de la Bible qui nourrissait les lions dans la fosse de Daniel pour qu'ils ne dévorassent pas l'innocent persécuté » (XXI, 443).

Fior se fait engager comme porte-clés dans la prison. Les braves gens que les pensionnaires de cette prison ! Un vieillard s'est tranché la main gauche afin que son fils, chargé d'un père infirme, soit exempté du recrutement militaire : « Les juges l'ont condamné : c'était justice ; mais quel est le cœur de père qui ne l'absout pas, et le cœur de fils qui n'adore pas ce criminel ? » (XXII, 63). La femme d'un brigand a sauvé son mari en attirant les sbires sur ses propres traces au péril de sa vie. On l'a condamnée, elle aussi, « tout en l'admirant ». Un manant a chassé les chevreuils du duc pour nourrir sa famille affamée. Condamné, certes, mais le duc ému entretient lui-même la mère et les petits. Une jeune femme a tenté, par amour, de faire évader un jeune galérien qui n'avait pas fait grand-chose : condamnés, eux aussi, mais avec compassion.

La conclusion est à la hauteur de cet édifiant récit. Hyéronimo a été voué à la mort. Fior d'Aliza l'aide à fuir, jurant de le rejoindre mais décidée, revêtue de ses vêtements, à marcher au supplice à sa place. Elle va mourir, quand Hyéronimo, comprenant la généreuse imposture, se livre aux bourreaux. Émotion générale, commutation de peine, retour final dans l'humble chaumière où l'on rendra grâce à Dieu de toutes ses bontés...

Fadeur, larmoyante idylle, mélodrame, apologie des grands cœurs et des bons sentiments, négligences, invraisemblances : voilà *Les Misérables* de Lamartine, attentif à reproduire de languissants dialogues et à peindre la campagne italienne à la manière des paysages de Léopold Robert, dont il s'inspire directement quand il ne retaille pas des épisodes extraits de ses romans antérieurs<sup>23</sup>. Au-dessous du médiocre, l'œuvre parut cependant en volume en 1863 et inspira un opéra-comique en quatre actes, sur un libret de M. Carré et H. Lucas et une musique de Victor Massé, représenté à Paris le 5 février 1866.

Chez Hugo, dans une société cruelle filtraient quelques lueurs de bonté et un espoir de rédemption individuelle ; chez Lamartine, l'individu méchant est exceptionnel — le capitaine des sbires —, mais la société, même répressive,

---

<sup>23</sup> L'analyse détaillée des sources a été faite par M. Lafont, *Les Misérables critiqués et refaits par Lamartine*, dans *Bulletin de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier*, 62, 1932, p. 143-158.

commet tout au plus des erreurs, non des injustices. À la fin de son canevas, Lamartine s'exclamait : « Voilà le misérable ! [...] Là tout le monde est malheureux, et personne n'est coupable ; la société elle-même n'est qu'aveugle » (XIV, 362-363). Partant de telles prémisses, comment eût-il pu accepter l'œuvre hugolienne ?

Le 19 avril, Hugo prit connaissance des critiques de son ami. Conscient de l'inutilité d'une controverse, il fut bref et digne : « J'aurais beaucoup de choses à vous répondre. Mais il faut être Michel-Ange pour avoir le droit de répondre à Raphaël. Je me borne à ceci qui a toujours tout résumé et tout terminé entre vous et moi, un serrement de main<sup>24</sup> » (19 avril 1863, *O.C.*, XII, 1218). Un mois plus tard, il reprit la plume pour présenter ses condoléances à Lamartine qui venait de perdre sa femme (23 mai 1863, *O.C.*, XII, 1219). Les six années suivantes s'écoulèrent sans que se renouât plus la correspondance<sup>25</sup>. Quoi qu'ait pensé Hugo de l'attitude du vieux poète, il n'en laissa rien voir lorsqu'il apprit sa mort et, le 10 mars 1869, il adressa à M<sup>me</sup> Cessiat de Lamartine une très belle lettre (*O.C.*, XIV, 1267) où ne subsistait que le souvenir des années radieuses : « Depuis 1821, j'étais étroitement uni de cœur avec Lamartine. Cette amitié de cinquante ans subit aujourd'hui l'éclipse momentanée de la mort... »

Copyright © 1995 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Raymond Trousson, *Lamartine critique des Misérables* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1995. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >

---

<sup>24</sup> En 1864, dans *William Shakespeare* (*O.C.*, XII, 367), il écrit cependant : « Ayant eu récemment l'honneur d'être appelé "niais" par plusieurs écrivains et critiques distingués et même un peu par mon illustre ami, M. de Lamartine, je tiens à justifier l'épithète. »

<sup>25</sup> Le 15 avril 1866 (*O.C.*, XIII, 784), Lamartine demanda à Villemessant d'insérer dans *L'Événement* une déclaration où il affirmait n'avoir jamais tenu le moindre propos sarcastique sur *Les Travailleurs de la mer*.